

# Georges de Peyrebrune

1841 - 1917

Mon nom ne vous dit rien sans doute, c'est normal j'ai été complètement oubliée...

J'ai pourtant eu mon petit succès à l'époque... Laissez-moi, en quelques cases, vous conter ma vie...



Ce fier capitaine sur sa non moins fière monture, c'est mon père, un lord Anglais nommé Georges Johnston.



Mais il ne m'a jamais reconnue. Après avoir séduit ma mère, la jeune Française de Judicis, une fille de la petite bourgeoisie campagnarde, il l'abandonna lui laissant sur les bras un beau bébé.

Le beau bébé c'est moi! Mathilde, Georgina, Élisabeth Judicis de Peyrebrune; on m'a donné le patronyme de mon hameau natal en Dordogne.



Plus tard je fis ma scolarité chez les bonnes sœurs. J'étais une enfant douée et précoce m'adonnant très tôt aux joies de l'écriture.

Hé bien ma fille, toutes ces sonnettes que vous écrivez ne feront pas de vous une femme honnête...

Vous devriez davantage vous consacrer à vos travaux d'aiguille si vous voulez trouver un mari.



J'en trouvais quand même un, employé de mairie et je me mariais à l'âge de 19 ans, rêvant d'une vie domestique toute remplie par les soins et les devoirs du foyer.

Peut-être qu'avec le temps j'arriverai à l'aimer.



Hélas ma vie auprès de ce mari souvent malade devint vite insupportable.

Si tu m'aimais un peu tu passerais moins de temps à écrire et un peu plus à t'occuper de moi, Snif...

J'ai envie de mourir...

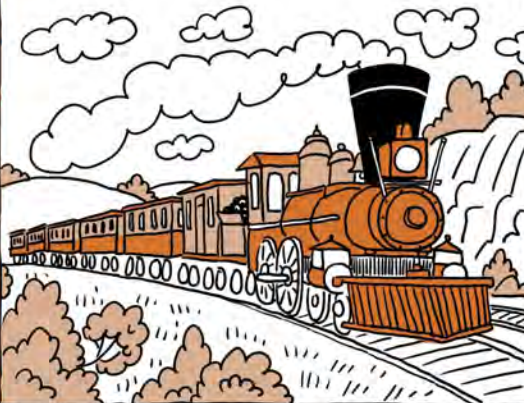


Je trouvai une solution plus salubre pour échapper à ce fiasco.

Adieu!



Direction Paris! Là où je pourrais vivre enfin de ma passion: L'ÉCRITURE!



Avec seulement quelques manuscrits et une lettre de recommandation du maire de mon village, je rencontrai Arsène Houssaye, le président de la société des gens de lettres.

Cette donzelle ne manque pas de courage...



C'est ainsi que je commençais à vivre de ma plume, écrivant sans relâche; des romans, des feuilletons, des articles de presse... On ne pouvait plus m'arrêter!



Bien qu'émancipée à Paris, je retournais quelques fois dans la maison conjugale à Chancelade. Je n'eus jamais pu me résoudre à délaissier complètement ce mari qui a toujours été un étranger pour moi.

Jé suis bien malheureux.

Tes gouttes, Adrien!



Dès les années 1880 le succès arriva, je devint une écrivaine à la mode et deux de mes romans "Vers l'amour" et "Au pied du mat" me valurent l'honneur d'être lauréate à l'académie française.

Pas mal ce petit roman...

Tu me le préferas après?





Certains de mes romans furent traduits à l'étranger et d'autres encore furent adaptés au théâtre... Le cinéma de l'époque, tant il était populaire.



Outre la création de mes romans je multipliais les collaborations, impliquée dans les institutions comme la société des gens de lettres, m'adonnant avec passion au journalisme, d'obédience féministe tout particulièrement...



Je n'ai eu de cesse à travers mes écrits de dénoncer l'injustice; J'ai été dreyfusarde, contre la peine de mort, pour l'union libre et l'émancipation des femmes...



Malgré ma notoriété ma vie ne fut pas sans difficulté matérielle et immatérielle et pour une femme ces difficultés devenaient infiniment plus terribles:



Quelque soit le travail qu'elle entreprenne pour payer à l'homme la chair soumise ou révoltée. Depuis la servante jusqu'à l'artiste, depuis l'ouvrière jusqu'à l'artiste, depuis la femme qui travaille seule, non défendue par un mâle, légitime ou non, sera violée, avec ou sans son consentement, mais elle le sera ou crévera de misère. Et ce sera la fin.

Le fait est que la prostitution de la femme de lettres auprès des éditeurs et des hommes de pouvoir dans la sphère littéraire ou politique était une pratique malheureusement assez répandue à cette époque-là.



...Il faut pour qu'il accepte une femme, qu'elle lui soit imposée, j'allais dire garantie par un homme, son mari, son amant, peu importe! \*



La grande majorité de mes romans renvoie à la question du sort réservé aux femmes et aux rapports entre les sexes. Les destins de femmes que je dépeinds soulignent les obstacles douloureux qui sont source de souffrances, d'humiliations et souvent d'échecs.



Afin de constituer une contre proposition au prix Goncourt jugé trop misogyne, mes consœurs et moi créâmes le prix Fémina.



Mon roman Victoire la rouge qui raconte l'histoire tragique d'une fille de ferme dans mon Périgord natal, fut très admiré par Octave Mirbeau...



Il s'en inspira pour la création de son célèbre roman, 'Journal d'une femme de chambre', qui sera bien plus tard adapté au cinéma par Luis Buñuel.



Comme aurait pu être la triste fin d'une de mes héroïnes, je meurs à l'âge de 76 ans dans l'indigence et l'oubli.

